

A. GRANDJEAN.

GUIGNOL AU FRONT



LA

Fin de la Guerre

PIÈCE HÉROÏCOMIQUE EN 3 ACTES ET UN TABLEAU

Distraire, c'est moraliser,
Distraire, c'est guérir.

Prix : 1 franc — Franco, 1 fr. 15.

A la gloire du 99^e

Cité à l'ordre du jour avec son vaillant chef
le Lieutenant-Colonel ROUSSELON
et dont le Drapeau a été décoré de la Croix de guerre
à l'assaut de Champagne, le 25 Septembre 1915.

ex dono auct.

M. FAURE, avocat,
11, Quai du Rhône

Vienne

1845

A. GRANDJEAN.

GUIGNOL AU FRONT

LA

Fin de la Guerre

PIÈCE HÉROÏCOMIQUE EN 3 ACTES ET UN TABLEAU

Distraire, c'est moraliser,
Distraire, c'est guérir.

Prix : 1 franc — Franco, 1 fr. 15.

A la gloire du 99^e

Cité à l'ordre du jour avec son vaillant chef
le Lieutenant-Colonel ROUSSELON
et dont le Drapeau a été décoré de la Croix de guerre
à l'assaut de Champagne, le 25 Septembre 1915.

à Monsieur Faure
Hommage respectueux de l'auteur
Aux glorieux Blessés et Mutilés
de nos ambulances
et à leurs dévouées Infirmières
Je dédie ce modeste travail.

A. GRANDJEAN,
C. H. R. au 99^e Rég^t d'Infanterie
Vienne (Isère).

TOUS DROITS RÉSERVÉS

Créée à Lyon, le 25 Novembre 1915.

Exécutée à Vienne, les 13 Février,

18 et 19 Mars 1916.

PERSONNAGES

JOFFRE, Généralissime des armées françaises.

GUIGNOL, 30 ans, engagé volontaire au 3^e Bataillon de Chasseurs.

GNAFFRON, 65 ans, engagé volontaire, maître-bottier du 99^e et 299^e territorial, cousin de Guignol.

MADÉLON, femme de Guignol, infirmière de la Croix-Rouge.

GUILLAUME, le Kaiser.

Le KROMPRINZ, fils aîné de Guillaume.

Von KLUCK, Général en chef du front occidental allemand.

ou ad libitum

Von FALKENHAYN, chef d'Etat-Major allemand.

PERSONNAGES FACULTATIFS

La Baronne de BEAURÉVEIL.

De BRUNECOURT, Lieutenant-Colonel au 99^e régiment d'infanterie.

UN OFFICIER, porte-drapeau.

QUELQUES SOLDATS FRANÇAIS des 99^e, 299^e, 409^e, 309^e.

La Scène se passe dans un village de l'Argonne.





PREMIER ACTE

La place Beauregard, montée du Gourguillon, devant la maison de Guignol. Sur une coulisse représentant un portail, une affiche de mobilisation.

SCÈNE I

MADELON seule (*elle pleure*).

Mon pauvre Guignol veut partir à la guerre. Qu'est-ce que je vais devenir. Je suis toute sans dessus dessous. Lui qu'a jamais été sordat, y dit comme ça qui veut pas laisser partir les amis tout seuls, qu'y veut s'engager pour cogner sur les Boches. Y sait pas même porter un fusil. Il est grand comme un radis : les Allemands vont me le fricasser. Mais y dit comme ça qu'un homme qui veut pas défendre sa patrie est un lâche, qu'il est pas plus empaillé que les autres, et qu'avant de se laisser percer la piau il en démolira ben quéque douzaines. Je sais ben qu'il est brave et qu'il aime bien batailler. Mais ses batailles à lui c'est pas comme celles des Boches. J'en sais ben quéque chose. Y m'a donné quéques mornifles (1) et il est malin pour ça, mais pour les Boches y faut mieux qu'ça. Et puis ça me met le cœur comme une tomate, car je l'aime bien quand même, mon Guignol, et je voudrais pas qu'on me le rapporte en compote. Pourvu qu'on me le prenne pas au Conseil. Je compte encore là-dessus. Vrai j'ai pas le courage de faire le diner aujourd'hui, mais s'il est refusé, je ferai vite

(1) Giffles du revers de la main.

des matefaims et une bonne soupe mitonnée (1) qu'il s'en réglera à s'en licher les babines (2). En attendant je suis toute émue, je vais vite prendre une goutte d'arquambuse pour me remonter les sangs, j'étouffe, ah! ah!

SCÈNE II

MADOLON, GNAFFRON

GNAFFRON (*entre en chantant, sans voir Madelon*).

Un Français doit vivre pour elle,
Pour elle un Français doit mourir.

Tout de même, ça fait quèque chose d'accompagner les vieux copains du quartier... Et dire qu'on a peut-être trinqué pour la dernière fois... Je suis tout chose. Je sais pas si c'est l'effet du clairnet ou si c'est de sentiment, j'ai envie de pleurer!... moi qu'ai jamais mis d'eau dans mon bec je m'en sens dans le z'œil. Mais ça a mauvaise façon pour un vieux dur à cuir comme moi. Allons, Gnaffron, du courage et pas d'amollissement (*voyant Madelon qui pleure*). Ah! te voilà, cousine. Qué donc que t'as à miauler comme ça? T'as l'air moïnrose et quasiturne (3).

MADOLON. — C'est rapport à mon pauvre Guignol qui veut s'engager dans l'armée de la Guerre. Il a été au Conseil de révision pour voir si qu'on pourrait pas en faire quèque chose. J'ai bon espoir qu'y sera pas pris. Mais ça me chagrine, voyez-vous, que j'en tombe en faillance (4).

GNAFFRON. — Cousine, pas de chavirement, c'est la patrie qui appelle ses enfants. Guignol est un vrai

(1) Soupe de pain cuit en honneur chez les canuts de Lyon.

(2) *Babines*, lèvres.

(3) Morose et taciturne.

(4) Pour défaillance.

brave et son courage en fera un rude sordat. Pas besoin d'être grand comme la colonne Vendôme pour taper sur les Boches. Si Guignol parl, moi je vous dis qu'ils en verront de grises.

MADELON. — Oui! mais qu'est-ce que je ferai toute seule. Et pis, si y revient pas, je serai une femme foutuse.

GNAFFRON. — Et ben, y te cognera plus! et pis crois-tu qu'y aura pas une croûte et un morceau de lard à partager chez le père Gnaffron?

MADELON. — Parlez pas comme ça, père Gnaffron, j'ai jamais eu de rancunances, Guignol m'a ben donné quéques mornilles, mais c'était que de l'amitié. Je sens ben que je l'aime encore un peu et je voudrais pas qu'il aille se faire petafiner (1). Ce que c'est d'être trop sentimenteuse! (*Elle pleure.*)

GNAFFRON. — Madelon, f'as donc pas un brin de patriotisse. Une femme de France doit penser qu'à la France. Et pis ton Guignol est pas si bête de se faire percer le bedon si facilement. Il reviendra après la victoire. Il aura au moins les galons de caporal ou de sargent, et p't-être la merdaille. Nous le fêterons dans tout le quartier. Te seras ben trop fière.

(*On entend au loin le clairon jouant une marche réglementaire.*)

GNAFFRON. — Saperlotte! Ça me met la chair de poule.

MADELON. — Le conseil de révision est terminé, Guignol ne tardera pas à nous annoncer la nouvelle.

SCÈNE III

Les Mêmes, GUIGNOL.

GUIGNOL (*entre en chantant*).

(1) *Petafiner*, baltre, blesser, tuer.

La victoire en chantant
Nous ouvre la carrière.

(*il fait des gambades*) sordat! sordat! Père Gnaffron, sordat pour de vrai! (*Madelon pleure.*) Allons, pleure pas, Madelon, tu m'émolientes (1). Va vite préparer la frigousse (2), pendant ce temps-là, avec le père Gnaffron, nous préparerons le baluchon (*il s'adoucit*). T'a compris, ma petite Madelon (*plus ferme*). Allons, oust, vivement, une, deux, une, deux! (*il va et vient au pas sur la scène*).

MADÉLON (*sort et se retournant*). — Cruel, va! Tu veux me faire mourir!

SCÈNE IV

GUIGNOL, GNAFFRON.

GNAFFRON. — Comme t'es déjà décati. Tu vas faire un rude lapin. Mais comment que tu vas faire, toi qu'a jamais touché le flingot (3).

GUIGNOL. — J'emporterai mon fusil à moi, y aura pas besoin de munitions. Et si les Boches envoient des marmites, je leur servirai de la racine d'Amérique en échange.

GNAFFRON. — T'as raison, emporte l'éventail à bourrique. Ça doit être bon pour ces cocos-là. D'autant que tu manies la tavelle d'une façon superlatoque. T'auras pas besoin de grenades. Va-z-y d'aplomb, Guignol. (*Guignol sort et va chercher sa trique.*)

SCÈNE V

GNAFFRON, MADÉLON.

MADÉLON. — Père Gnaffron, j'ai pas le cœur à

(1) Tu m'attendris. — (2) La *Frigousse*, le manger.

(3) *Flingot*, fusil.

faire une tampoille (1) supérieure aujourd'hui et pis le temps presse. Pour nous remonter les sentiments, j'ai fait une bonne salade de groins-d'ânes avec 3 gous-ses d'ail et 3 paquets de couenne. Je suis sûr que Guignol s'en réglera et nous en meltrons dans sa musette.

GNAFFRON. — N'oublie pas un bon litre bien bourré. (*Madelon sort.*)

SCÈNE VI

GNAFFRON, GUIGNOL, avec sa trique.

GUIGNOL. — Voilà le 75 à Guignol, il fait 100 coups à la minute et le canon ne se chauffe pas.

GNAFFRON. — Rien que de l'entendre parler de canon, ça me fait bouillir le sang et ça me prend à la gorge.

GUIGNOL. — Vieux soiffeur, tu penses donc rien qu'à laliche, s'agit ben de ça pour le moment. Tiens, regarde si j'ai l'air d'un poilu. (*Guignol met sa trique sur l'épaule comme un fusil. Il commande : En avant ! Marche ! va et vient sur la scène : une, deux, une, deux, et en frappant de sa trique, la tête de Gnaffron à chaque demi-tour.*)

GNAFFRON. — Attention, jeune tourlourou ! Est-ce que tu me prends pour un Boche ?

GUIGNOL. — Buge donc pas, imbécile ! Est-ce que t'as pas de patriotisse ? Te vois ben que c'est pour me faire la main.

GNAFFRON. — Si tu tapes comme ça sur la caboche à Guillaume, la guerre en a pas pour longtemps. Allons, allons, Guignol, pas de propos incandescents (2) ni de plaisanteries saucegrenues- (3) t-à mon égard. Sache bien que je n'ai pas non plus une tête à me

(1) *Tampoille*, repas d'ouvrier. — (2) *Incandescents*, pour indécents. — (3) *Saucegrenues* pour saugrenues.

laisser marcher sur les pieds! Pense un peu à ton fourbi, ça vaudra mieux!

SCÈNE VII

GUIGNOL, GNAFFRON, MADELON.

MADELON (*entrant*). — Allons, z'enfants, le diner est prêt.

GNAFFRON. — Si t'as pas allumé le fourneau, y refroidira pas. Faisons d'abord le baluchon. Madelon, va chercher ton vieux cabat de nocés, ça servira de musette et ça sera un souvenir pour Guignol. (*Madelon sort.*) (*A Guignol.*) Dis donc, Chignol, dans quel régiment que t'es engagé? à ta place, je me serai mis dans l'artillerie.

GUIGNOL. — Je sais ben qu'un canon te fait pas peur, mais chez le mastroquet. (*Madelon entre avec son cabat qu'elle dépose sur la rampe, Guignol l'examine*),

GNAFFRON. — T'es sûrement pas dans la marine, tu crains trop l'eau (*à Madelon*). Madelon, t'as pas oublié un bon flacon de petit bleu? Et pas du vin de Brindas!

GUIGNOL. — T'as du nez, Gnaffron, l'eau c'est pour les guernouilles. (*Madelon apporte un bidon avec sa brette, Guignol l'étreint dans ses bras en le lui prenant, l'embrasse et le place sur la rampe.*)

GNAFFRON. — T'es au moins engagé dans les pompiers de Paris. La pompe, ça te connaît (*à Madelon*). N'oublie pas dix ronds de gratons. (*Madelon sort.*)

GUIGNOL. — Je te le donne en dix. Je me serai ben mis dans les automahoules ou les aéropattes, mais quand ça ballote, ça me donnerait le vertige, comme quand on sort de chez la mère Chibroc... s'agit d'être sérieux quand on est sordat. (*Madelon apporte un*

paquet qu'elle met dans le cabat avec l'aide de Gnaffron — Madelon écoute la conversation.)

GNAFFRON. — T'es pas dans les sanpeurs, t'as de la barbe comme une brique.

GUIGNOL. — Eh ben, mon vieux, je me suis mis dans les diables bleus du 3^e bataillon (1). Je crains pas le diable et j'aime bien le petit bleu.

GNAFFRON. — T'as raison, Guignol, t'auras l'air dégourdi sous le béréet.

GUIGNOL. — Et pis j'ai des idées à moi. Te verras. Le commandant du recrotement y m'a dit que je ferai bien dans les éclaireurs, c'est moi que je ferai la patrouille.

GNAFFRON. — C'est ben souvent que la patrouille l'a fait sortir du cabaret, comme ça te craindras plus rien. Et si c'est toi qui éclaires, t'auras soin de pas bronquer (2) les becs de gaz.

GUIGNOL. — C'est ben à toi, Gnaffron, à me faire c'te remontrance. Si les Boches voyaient ton nez. Ils le prendraient pour un poste d'observation. Et l'y enverraient des marrons glacés à la merlinite (à Madelon). As-tu fini ce cabat? Tiens, j'y pense, mets-y le portrait de mon oncle, ça me donnera du courage rien que d'arregarder c'l'ancien qui m'aimait bien quand j'étais tout petit gone. *(Madelon sort et revient portant un grand cadre avec sa corde.)*

GNAFFRON. — Il te faudra un bourricot pour charrier tout ce bazar, t'aurais plus qu'à emporter la poêle à frire et le moule à gaufres.

GUIGNOL. — Voyons, c'est-y lourd ce baluchon, *(Guignol passe sa trique dans les manettes du cabat, dans la bretelle du bidon, dans la corde du cadre, etc.)*

(1) Mettre un autre numéro, suivant les soldats qui assistent.

(2) Bronquer, se heurter contre.

— on peut ajouter divers objets ad libitum — et se charge le tout sur l'épaule en disant avec effort : « Ah! Hissse! ça y est.

GNAFFRON. — Tiens, mon vieux Chignol, voilà quarante sous de la dernière paire de croquenauds (1) que j'ai regrolés, je les avais gardés dans le coin de mon mouchoir. Quand l'auras besoin d'quéque chose, tu sais, le père Gnaffron n'est pas riche, mais il a bon cœur, l'auras qu'à me le faire assavoir. Je boirai quéque chopines de moins pour que tu puisses t'en payer quéque-z-unes de plus. (*Durant ce dialogue, Madelon pousse de temps à autre de gros soupirs en allant et venant.*)

GUIGNOL. — Viens, Gnaffron, que je t'embrasse, t'es un vrai ami.

MADÉLON (*s'élançe au cou de Guignol, en criant : Et moi? et moi? (Ils s'embrassent tous les trois. Madelon pleure.)*)

GNAFFRON (*avec des sanglots dans la voix.* — Guignol, tu me fends le cœur, je veux pas te laisser partir tout seul.

GUIGNOL. — T'es trop vieux avec tes 65 ans et tu commences à trébucher sur tes fumerons (2). Que ferait-on de toi, dans les terribles toriaux?

GNAFFRON. — On en fera ce que je suis: un gnaffre, un pejou (3). Quoi! Je regrollerai les souliers des petits soldats et je ferrerai les bottes qui doivent curbuter les Boches dans le Bas-Rhin. Je vais faire mon baluchon (*à Madelon*) Madelon, tu apporteras mon sac à ribouis qui est sur ma suspente, prends aussi la z'ouche (4) qu'est darnier la porte; l'apporteras une

(1) *Croquenauds*, souliers. — (2) *Fumerons*, jambes.

(3) *Gnaffre*, pejou, cordonnier sur le vieux; *Pège*, poix de cordonnier; *Regroller*, ressemeler.

(4) *Ouche*, morceau de bois fendu par le milieu sur lequel

couronne de trois livres, et te diras au boulanger que je le réglerai tout en gros (*au public*). Les clients comme moi, négociants de père en fils, ont toujours eu du crédit dans le quartier.

MADÉLON. — Ah! mon Dieu, lui aussi veut partir. Qu'est-ce que je vas devenir?

GUIGNOL et GNAFFRON (*ensemble*). — Madelon, pas de faiblesse, c'est pour la patrie!

GUIGNOL (*à Madelon*). — T'auras soin du minet, te lui achèteras tous les dimanches deux sous de mou, te donneras du mouron au canari, et pis je l'écrirai de jolies lettres comme quand nous étions en fiançailles. Va vite, ma beline! Va, ma ratte! (*Elle sort en pleurant.*)

GUIGNOL (*à Gnaffron*). — Gnaffron, t'es plus qu'un ami, t'es un vieux frère, un vrai français et un vrai gône de Lyon. Tu seras le grand-père du régiment. (*Ils s'embrassent.*)

GNAFFRON (*regardant dans la coulisse*). — Madelon revient plus, elle doit pas trouver, ou ben qu'elle est trop chargée, ou encore c'est la z'ouche qu'est pleine. Je mettrai une rallonge. (*Il va à sa rencontre. Ils reviennent apportant une énorme ouche à laquelle est enfilée une couronne de pain et un sac noir de cordonnier. Gnaffron porte l'ouche et le pain. Madelon le sac.*)

MADÉLON (*décidée*). — Eh ben! moi aussi j'ai mon idée. Est-ce que vous m'avez cru moins patriote que vous, pour me laisser seule à la maison. Je m'engage comme infirmière et je panserai les blessés.

GUIGNOL. — C'est adopté!

GNAFFRON. — A l'unanimité, plus deux!

GUIGNOL (*à Madelon*). — Mais comment soigneras-tu les blessés, tu t'évanouilles pour une piqûre de puce et tu sais faire que les tisanes de chiendent et

les boulangers marquaient le pain avec des entailles. Le client en gardait la moitié et le boulanger l'autre.

les emplâtres de l'oméco... de la méco... de.. la.. méon... pathé, patali, patata, pataté... oui, de la maison Pathé...

MADÉLON (*l'interrompant*). — De l'oméopathie.

GUIGNOL. — Oui, oui, de la mésopotamie. De ce grand doqueteur Rasepoil, qui dit comme ça que pour guérir une cuite, y faut prendre une recuite. (*Gnaffron rit bruyamment.*)

MADÉLON. — Le docteur Raspail?

GNAFFRON. — Guignol, blague pas ça, c'est ben une savante médecine.

MADÉLON. — Je ferai de mon mieux, je ferai les lits des blessés, je ferai les salles, la vaisselle, je baliyerais les collidors (1), je viderai le pot de machin... Va, je servirai ben à quéque chose.

GUIGNOL (*tendre et solennel*). — Madelon, tu es ma digne épouse, je suis fière de toi-z-et de moi. (*Il l'embrasse.*) (*Continuant.*) Confie le minet à la voisine et mets le diner dans le sac à Gnaffron. Nous mangerons en route; faut pas manquer le train. (*Madelon sort. Gnaffron et Guignol lui crient de la coulisse.*)

GNAFFRON. — N'oublie pas le parapluie de la tante Rosalie!

Apporte la seringue de la tante Dodon, ça te servira dans les ambulances, n'oublie pas la bassine pour les malades.....

MADÉLON (*revient avec un énorme parapluie au bout duquel elle a accroché un pot de chambre, une seringue, un panier à provision elle en a sa charge et trébuche un peu*). — Tout de même je suis émuse, toutes les voisines voulaient me payer quéque chose. J'ai été obligée de cinq ganaches (2). Je pouvais pas refuser, ça les aurait vesquées (3), elles auraient pas

(1) *Collidors*, pour corridors. — (2) *Ganache*, mélange d'arquebuse et eau de noix. — (3) *Vesquées* pour vexées.

soigné le minet et laissé abader (1) le canari. Et puis, on fera pas toujours comme on voudra là-bas. Hein! Guignol, faut ben faire quéques sacrifices pour la Patrie.

GUIGNOL. — Allons, les enfants, du courage, c'est le moment. (*Guignol se charge son baluchon au bout de sa trique. Gnaffron le sien au bout de son ouche. Madelon est restée chargée.*) Gnaffron, toi qu'as une voix de centaure (1) léger, entonne la petite chanson. Il faut avoir le cœur gai quand on va chasser les Boches et sauver la France.

Tous (*font une tournée de théâtre en chantant le Régiment de Sambre-et-Meuse.*)

Tous ces fiers enfants de la Gaule
Allaient sans trêve et sans repos
Avec leur fusil sur l'épaule
Courage au cœur et sac au dos.
La gloire était leur nourriture,
Ils étaient sans pain sans souliers,
La nuit, ils couchaient sur la dure.
Avec leurs sacs pour oreillers.

REFRAIN

Le régiment de Sambre-et-Meuse
Marchait toujours au cri de liberté,
Cherchant la route glorieuse
Qui l'a conduit à l'Immortalité.

(*En tournant sur scène, ils envoient à tour de rôle des adieux par les coulisses aux voisins et voisines, tout en reprenant la chanson interrompue*) Adieu, mère Durand, adieu mère Bézuquet, adieu mère Chibroc, etc. (*en finissant*) : A Berlin! A bas Guillaume! Vive la France!
(RIDEAU.)

FIN DU 1^{er} ACTE

(1) Abader, mettre en liberté. — (2) Centaure, pour stentor.



ACTE II

Une salle quelconque, annexe d'ambulance.

SCÈNE I

Madelon seule, en costume d'infirmière, portant le brassard de la Croix-Rouge. Tout en parlant, elle fait un lit sur la scène et en apporte successivement les différentes pièces. — En cas de manque d'accessoires ou si l'on ne sait pas faire faire un lit par une marionnette, jaire débiter ce monologue à Madelon, sans faire jaire de lit.

Il paraît que le dernier combat a été terrible. Les Boches sont repoussés avec des milliers de morts. Mais nos braves soldats ont été bien éprouvés. M. le major attend un convoi de blessés et je dois faire des lits supplémentaires. Il m'en reste un à faire dans cette chambre qui servait de logement au concierge de l'établissement. Voyons, pour me donner du courage, que je relise la dernière lettre de mon cher Guignol. *(Elle déplie un papier tout en parlant.)* Que le temps me dure! Je n'ai rien reçu depuis 5 jours. *(Elle lit)* « Ma chénuise (1) colombe, mon petit chou à la crème » *(s'interrompt)*. Oh! comme il est gentil, je le reconnais bien là *(elle continue)*. « C'est ton époux chéri qui met la main-t-à la plume et l'éciil au crayon ce petit poulet dans la tranchée *(s'interrompt.)* Tiens, une idée, si je lui envoyais une tranche de poulet dans le prochain colis *(elle continue)* pour te faire assavoir de ses nouvelles. Je me

(1) *Chenu, canant*; beau, agréable.

porte comme le pont de la Guille, bien que je soye mangé de poux, et je souhaite que la présente te trouve de même. Nous avons cogné dur sur les Boches. Pour mon compte, j'en ai assommé 12, bombardé 15, lardé 18, escoffié 21, estourbi 17, démonté 14, dévissé 9, aplati 16, carambolé 32, désampillé 18, petafiné 24, zigouillé 8, embroché 19, chaviré 27, écrabouillé 25; et célera, et c'est les rats. Tous dûment oxis, endormis et refroidis, total : unité, dizaines, centaines, unité de mille, dizaine de mille, centaine de mille.... Je vois que je m'emberlificote (1), l'émotion me trouble, te feras l'addition. (*Continuant*). Nous avons pris 300 mètres de boyaux, sans parler de ceux d'un grand escogriffe de Boche qui avait le bedon percé avec la tranche de saindoux » (*elle s'interrompt*). Il veut dire avec la tranche du sabre des Indoux. Comme nous nous comprenons! (*Continuant*). Nous avons fait 300 prisonniers qui vont-z-être envoyés au parc d'acclimation avec l'ours Martin, le cocodrille et le rhinoféroce, vu que c'est tout des bêtes faramines. Soigne bien nos petits blessés comme une douce maman et, qu'en revenant dans la tranchée ils soyent tous heureux de dire : « J'ai été soigné par la femme à Guignol ». Adieu, ma belle cantante, pense à ton époux qui te reviendra vainqueur. Te verras pis après, comme le velours de notre existence sera tramé d'or et d'argent. Le beau ciel de notre hyménée sera tout d'azur comme ma nouvelle culotte. Reçois, ma douce tourterelle, les sentiments les plus colombophiles de celui qui dépose à tes pieds mignons la plus fine.... fleur de sa tendresse embaumée » (*elle s'interrompt*). C'est sublime! (*elle reprend*). Si tu vois le père Gnaffron, dis-lui-z-y de m'envoyer une bonne paire de croquenauds bien fer-

(1) *M'emberlificote*, je m'embrouille.

rés et bien graissés avec lesquels je l'embrasse à la pincette (*au public*). Comme c'est bien lui. Quand même qu'il a pas d'éducance, on sent ben qu'il a du cœur (*elle plie la lettre et l'embrasse*). Allons vite, à l'ouvrage, faisons vivement ce dernier lit (*elle apporte un matelas qu'elle étend sur la rampe à l'un des côtés du théâtre, de préférence à gauche pour l'acteur*). Voilà d'abord un bon matelas bien mollet, les pauvres blessés seront bien là-dessus et ne sentiront pas la douleur. (*Elle apporte un drap puis un traversin, puis le second drap, une couverture, un oreiller*). Et pis un bon oreiller bien doux pour les blessures de la tête... des draps bien blancs... comme ils sentent bien la lissive! Le petit soldat qui aura ce lit reposera doucement. Je ne ferai pas mieux, si c'était pour mon pauvre Guignol. Heureusement qui va bien. J'attends une lettre aujourd'hui (*elle ajuste la couverture du lit, regardant vers la coulisse*). Tiens, voilà quéqu'un, si c'était le vaguemesse.

SCÈNE II

MADÉLON, GNAFFRON.

GNAFFRON. — Bonjour, cousine, je viens d'être nommé maître-boltier et c'est moi qui fera apporter toutes les semaines dans ce cantonnement les souliers des sordats, sans parler que toute la section des harengs viendra faire l'office de brancardiers pour les convois de blessés.

MADÉLON. — Vous voulez dire la section hors rang?

GNAFFRON. — Oui, oui, la section Hors Rang. Comme ça, on se verra et on se fera passer les nouvelles (*il tire une lettre*). J'ai reçu une lettre de ton Guignol, mais comme je sais pas bien lire, vu que je suis-t-allé à l'école darnier les buissons, tu m'aideras

à la lire et si je saute quèque chose, tu m'y-zy-diras.
(*Il déploie la lettre.*)

GNAFFRON (*lisant solennellement — Madelon suit à côté de lui*). « Au caporal Gnaffron, maître-bottier des 99^e et 299^e régiments d'infanterie, section hors rang, à... le... (*Mettre une date anticipée de 3 jours sur celle de la séance et le nom d'un village connu des blessés pour lesquels on joue.*)

MADÉLON (*interrompant avec joie*). — Oh! quel bonheur! Elle n'a que trois jours.

GNAFFRON (*lisant*). — Mon cher Gnaffron, mon vieux l'ami, »

MADÉLON (*interrompant*). — Que c'est donc touchant!

GNAFFRON. — Ça me fait venir la larme à l'œil! (*reprenant la lecture*). Je l'écris pour te faire assavoir par la présente que je suis pas encore tué....

MADÉLON (*interrompant*). — Oh! tant mieux! j'avais peur qui nous annonce sa mort... je respire.

GNAFFRON (*continuant*). — Quand tu liras ma lettre, j'espère qu'elle te trouvera de même.

MADÉLON (*interrompant*). — Comme il est bon et intelligent.

GNAFFRON (*continuant*). — J'ai encore rien écoppé, c'est ma capote qu'a tout pris, elle est percée comme une écumoire, on dirait la binette à Gnaffron ».

MADÉLON. — Il a toujours le mot pour rire.

GNAFFRON (*reprenant la lecture*). — J'ai cogné ferme ce matin sur le citron des Boches. Pour me donner du courage, je m'émaginai que je cognais sur mon proprio ou sur ton mitron, pour solde de tout compte (*au public*). Je comprends ça (*continuant*). « Regrolle solidement nos ripatins, que nous puissions poursuivre la bande à Guillaume, les pieds dans les reins. Emagine-toi que les Allemands ont tout bu le Champagne et que nous poussons l'héroïsse jusqu'à

boire de l'eau. — Oui, jusqu'à boire de l'eau! C'est un erime inpardonnable et qui crie Vingeince.

Aussi nous les avons curbutés dans le bullion de la rivière ousqu'ils ont barboté comme des crapiaux. Quand tu verras la Madelon, dis-lui-z-y que le cœur de son époux fait toc toc rien qu'en pensant aux douceurs prochaines de notre cambuse du Gorguillon qui nous rejoindra bientôt comme un nid de petits chardonnerets que tétent encore leur memam.

MADELON (*l'interrompant*). — Comme il est poétique!

GNAFFRON (*s'interrompant*). — Tu vois, Madelon, qu'il a pas de rancune. Il a oublié les coups de table. C'est l'union sacrée.

MADELON. — Comme on s'aime, quand on est loin!

GNAFFRON (*reprenant la lecture*). — Le cormandant m'a cité à l'ordre du jour et m'a nommé premier sordat vu que je suis resté 25 heures et nonante-trois minutes dessus un arbre à lorgner z'et à reluquer les Allemands au milieu des balles. Mes lardes sont toutes en loques comme une passoire.

MADELON. — C'est ça qui lui fait penser aux nids de chardonnerets.

GNAFFRON (*reprenant la lecture*). — Quand on se reverra, on arrosera ma nouvelle dignité z'et la tienne. Je l'envoie en service commandé un bon détachement de mes salutations les plus génusflectoires. Signé : Celui qui est z'heureux de se dire le meilleur ami du maître-bottier du 109^e régiment : Hyacinte-Arthur-Uzèbe-Honoré Guignol, sordat de 1^{re} classe, agent de liaison.

GNAFFRON (*s'interrompant*). — Agent de lichaison. (*Continuant*). Poste-Criton : Vive la France! A bas le z'hibou noir!

MADELON. — C'est vrai qu'y savait bien faire les liaisons.

GNAFFRON. — Tout de même avec des gas comme ça, on fera de la bonne ouvrage. (*On entend du bruit. Coup de sifflet de la locomotive. Gnaffron regarde.*) C'est le convoi des blessés, je vais donner la main pour le débarquement. (*Il sort.*)

SCÈNE III

MADÉLON (*seule*).

MADÉLON. — Je vais vite arranger la salle et le lit. (*Elle apporte successivement divers objets ; un pot à eau qu'elle pose sur la rampe à l'opposé du lit, un vase de nuit qu'elle pose au pied du lit. Elle remue l'oreiller. — Cette scène doit durer quelques instants. Réflexions de Madelon ad libitum.*)

SCÈNE IV

MADÉLON — GNAFFRON

GNAFFRON. — Ma pauvre Madelon, viens vite, Guignol est dans les blessés.

MADÉLON. — Est-il mort ?

GNAFFRON. — Y m'a pas dit.

MADÉLON. — Ah ! mon Dieu, je me trouve mal. (*Elle s'évanouit.*)

GNAFFRON. — Bon ! elle s'évanouille. Manquait plus que ça. (*Il l'appelle.*) Madelon !... Madelon !... Elle répond pas, que faire ? (*Il voit le pot à eau.*) Tiens, le pot à l'eau, je vais lui bassiner les tempes. (*Il prend le pot à eau et en verse tout le contenu sur la tête de Madelon qui revient à elle lentement en poussant des soupirs et des sanglots.*) — (*Gnaffron reprenant.*) Grande bugne ! Fais pas de bêtises. Guignol n'a qu'un petit cognon sur le crâne de la tête et un autre au ventre, mais c'est la plaque de son ceinturon qu'a arrêté le coup. Il m'a dit qu'il avait pas de trou dans le bedon. Heureusement qu'il est

brave et qu'il a pas tourné le dos. Allons, viens m'aider à l'apporter. (*Ils sortent, la scène reste vide un instant. On entend des bruits de pas et de voix dans la coulisse, comme une foule qui s'agite.*)

SCÈNE V

GNAFFRON, MADELON, GUIGNOL avec la Croix de guerre.

Gnaffron et Madelon apportent Guignol la tête bandée et le déposent sur le lit, s'il y en a un; à défaut, ils l'adossent sur la rampe à un des côtés du théâtre. Madelon embrasse Guignol avec effusion.

GUIGNOL. — Ma pauvre Madelon, je l'ai échappé belle, mais ça sera rien pour cette fois. Si j'avais pas été camard, le pruneau me coupait le nez.

MADELON. — Nous te soignerons bien et tu seras vite guéri. Viens vite que je te quitte ta capote. (*Elle va le déshabiller dans la coulisse. Guignol reparait en chemise et bonnet de coton, Madelon le couche.*)

GNAFFRON. — Le major est occupé par les grands blessés. Madelon, fais voir que tu es une infirmière pour de bon.

MADELON (*s'approchant de Guignol*). — Où souffres-tu, mon chéri, à la tête, au ventre?

GUIGNOL. — Oh! à la bobine, c'est rien; on y a mis de la peinture d'idiote (1), elle en a ben vu d'autres, elle est assurée contre la casse, mais elle craint pas l'humidité; c'est cette diable de balle qui s'est aplatie sur la plaque de mon ceinturon, qui m'a mis la bedaine (2) en révolution. J'ai une colique dans les boyaux du ventre à faire cabrer une locomotive.

MADELON. — Je vais te faire un emplâtre de ma façon, l'emplâtre des quat' z'herbes, comme le faisait feu ma tante qui s'est éteinte. (*Elle sort.*)

(1) Teinture d'iode.

(2) Bedaine, bedon, ambuignon, ventre.

GUIGNOL. — Ça rate pas. Je m'attendais ben au coup de l'emplâtre. Enfin, je souffre trop, laissons-nous faire, ça en fera deux l'un sur l'autre.

GNAFFRON. — Tu vois comme on se retrouve dans la vie, moi qu'allais t'envoyer tes ripatins (1) (*très paternellement*). Appuie ta tête sur l'oreiller. (*Gnaffron prend Guignol dans ses bras pour le renverser sur l'oreiller.*)

MADELON (*entre avec un large emplâtre qu'elle met sur le ventre à Guignol, tandis que Gnaffron soulève la couverture*). Voilà le remède.

GUIGNOL. — Aïe! aïe! Ça me brûle l'embugnon.

GNAFFRON. — T'es ben devenu douillet.

MADELON. — Supporte un peu la chaleur, ça le guérira plus vite, mon mignon.

GUIGNOL. — Aïe! aïe! je voudrais ben vous y voir... aïe! aïe!... ah! les sales Boches, ils me revaudront celle-là.

MADELON. — Si ça fait pas d'effet, j'ai quèque chose de mieux. (*Au moment où elle va sortir, Guignol l'interpelle.*)

GUIGNOL. — Tiens, j'avais la feuille du major dans ma chemise. (*Il lui tend la feuille jaune servant d'ordre de route.*)

MADELON (*lisant*). — « Le soldat de 1^{re} classe Guignol sera évacué pendant 8 jours à l'ambulance 24. » (2) (*parlant*). C'est bien ça, il faut que tu sois évacué pendant huit jours, j'ai bien compris. Je m'en doutais, t'as le teint noir, ça a dû te retourner le sang. (*Elle sort.*)

GNAFFRON. — Au moins, ça t'a pas coupé la parole... T'a p't'être la fièvre. La fumée du train a dû te donner soif. (*Il sort et va chercher une bouteille.*)

(1) *Ripatins*, souliers.

(2) Mettre ici le nom de l'ambulance où ont passé quelques-uns des blessés devant lesquels on joue.

MADÉLON (*revenant avec une grande seringue que Guignol ne voit pas tout d'abord*). — Voilà pour te remettre, mon benjamin. Comme t'es pas patient, ça ira plus vite que de te purger pendant huit jours avec de l'huile d'enricinque (1). Ça sera tout évacué à la fois.

GUIGNOL (*se rendant compte*). — Oh! pas de ça! pas de ça! pas de cette mitrailleuse. Ça va mieux, ça va mieux, rengaine ce joujou. (*Madelon disparaît.*)

GNAFFRON. — Je sais ce qu'il te faut, j'ai mis pour toi de côté une bonne bouteille de vin vieux.

GUIGNOL. — Gnaffron, t'es un vieux frère, t'es déjà maître-regrolleux, infirmier de la chaussure humaine, te fais un brancardier mimero un, si ça continue, te vas devenir vétérinaire de 1^e classe.

MADÉLON. — Guignol, sois raisonnable, je t'en prie, pas d'imprudence.

GNAFFRON (*approche la bouteille qu'il passe à Guignol*). — Goutte-moi c'effusion, c'est pas de la tisane de dents de chien ou de fleur d'éragér.

GUIGNOL (*à Madelon*). — Rien qu'une petite goutte, ça peut pas me faire du mal. (*Il vide la bouteille d'un trait.*) C'est drôle comme les bouteilles ont le verre épais dans ce pays. Pas étonnant si les marchands de vins s'enrichissent. J'ai toujours dit que c'était le roi des métiers. (*Il fait claquer sa langue.*) Oh! la bonne piquette! c'est iche-life, comme disent les soldats anglais.

GNAFFRON. — Pour sûr, y se liche, mais y z'en lichent pas comme ça en Angleterre. C'est du vin aromatoque pour les légions internes.

GUIGNOL. — Ça me remonte le moral... (*Se tâtant le ventre.*) Tiens, mon ventre va mieux, ça me gargouille plus! (*se tâtant la tête*), ça me décamote (2)

(1) *Enricinque*, pour ricin.

(2) *Décamoter*, remettre en bon état; *gueusards*, canailles.

la tête. Les gueusards! ils m'avaient fait voir trente-six chandelles. Mais ils la perdent pas pour attendre (à *Madelon*). Madelon, viens que je t'embrasse, ton emplâtre est la neuvième merveille du monde (à *part*) et le flacon de Gnaffron la dixième!

MADÉLON. — Oui, c'est Gnaffron qu'a trouvé la bonne polion, t'es ben toujours le même gourmand (sur un ton affectueux) canaille!

GNAFFRON. — C'est pas de la bibine (1) à quat' sous.

GUIGNOL. — Je crois que j'en serai quitte pour la peur. J'ai ben eu la traquette (2), mais je vois que je ne larderai pas à aller mieux; le temps me dure déjà de repartir, y a pas de temps à perdre, y faut en finir vivement avec ces fripouilles de Teutons.

MADÉLON. — T'as repris les couleurs. Oh! que je suis heureuse. Si je pouvais te garder!

GUIGNOL. — Madelon, trêve de discours sentimenteux... (Il fait un effort pour se lever.) Je vais essayer mes forces. (Il se lève, soutenu par Madelon et Gnaffron, et s'essaye ainsi à marcher.)

GNAFFRON. — Te revoilà un homme.

GUIGNOL. — Pardon, je suis pas l'un homme, je suis à moitié caporal, sordat de 1^{re} classe et sans protections.

GNAFFRON. — Guignol, c'est bien, mais tu dois encore le respect au maître-bottier du régiment. Silence dans les rangs, jeune guerrier. La hiérarchie, y a que ça!

GUIGNOL. — Vétéran, puisque tu es mon supérieur, je vas te confier respectueusement un secret mélétaire à moi (à *Madelon*). Madelon, tu peux écouter, t'es infirmière, t'es sordat (à tous deux). J'ai mon plan, car je veux ma revanche, je l'aurai!... À la fin

(1) *Bibine*, seconde bière.

(2) *Traquette*, tracane, frayeur.

de mes huit jours je rejoins mon bataillon et je reprends mes fonctions d'éclaireur et de patrouilleur.

GNAFFRON. — De vadrouilleur (1).

MADÉLON. — Déjà.

GUIGNOL. — Silence ! S'agit pas de lantibardanner⁽²⁾ (*vivement et un peu sec*). Le devoir, la patrie, le drapeau, c'est pas d'z'affaires pour qu'on doive rechigner, l'entends. Et pourquoi faire que t'as la croix rouge sur le bras (*sec*), hein !

GNAFFRON. — Guignol a raison, c'est un brave.

MADÉLON. — C'est vrai, excuse un moment de faiblesse. La France avant tout.

GNAFFRON. — C'te fois tu parles bien, petite.

GUIGNOL. — Si vous m'interrompez, j'en aurai jusqu'à vitam æternam.

GNAFFRON. — Si tu parles latin, je clos mon bec.

GUIGNOL. — C'est Monsieur l'Aumônier qui dit comme ça. Tu vois que je fréquentassasse de la bonne société.

MADÉLON. — Dis vite, bavard.

GUIGNOL. — Toi, Madelon, t'as droit dans deux jours à ton campot⁽³⁾ dromadaire, te viendras au prochain village avec le père Gnaffron que demandera une permission de 48 heures pour accompagner son cousin blessé...

GNAFFRON. — Justement le capiston m'en a promis une parce que j'avais bien regrollé ses bottes...

GUIGNOL. — Vous irez trouver la vieille baronne du château et vous lui direz que si les Boches envahissent le village, elle pourra partir sans crainte, vous vous chargerez de garder son château 24 heures

(1) *Vadrouilleur*, ivrogne.

(2) *Lantibardanner*, aller ou agir mollement. *Rechigner*, agir en maugréant, faire de mauvaise grâce.

(3) *Campot*, congé ; *dromadaire* pour hebdomadaire.

jusqu'à l'arrivée des renforts français... (1).

MADÉLON. — Justement elle me connaît bien, elle vient voir souvent nos blessés et leur apporte chaque fois tout ça qui z'ont de besoin. Ah! la bonne dame.

GNAFFRON. — Moi je me chargerai de surveiller la cave... Elle aura qu'à me confier la clé. Je porterai mon ouche en guise de baïonnette.

GUIGNOL. — Justement, et dans la cave l'auras soin de décrocher la chaîne qui tient la porte en tôle du guichet à charbon qui donne sur la basse-cour.

MADÉLON. — C'est-y tout, mon Guignol, mais je comprends guère.

GUIGNOL (*solennel*). — Au régiment, faut pas tout comprendre. Les secrets de la stratégie me permettent pas de vous en dire davantage. Jetez les yeux un peu partout et tenez-vous sur les dents.

GNAFFRON. — Je veux pas jeter mes z'œils partout, j'en ai que deux. Et puis, se tenir sur les dents, moi qu'en ai point, comment que je vas faire? J'aimerais mieux faire des équilibres sur la pointe des cheveux.

GUIGNOL (*important*). — Trêve de plaisanteries et de suppositoires (2) malsains. Si t'as de la comprenotte, te trouveras le reste quand viendra le moment. Je vous donnerai des estructions supplémentaires. (*On entend sonner l'extinction des feux.*)

MADÉLON. — C'est l'heure du sommeil, t'as assez causé comme ça. Dors mon bijou. (*Guignol se couche et s'étend.*)

GNAFFRON. — Dors comme un petit n'enfant que l'on berce en chantant. Allons, Madelon, roucoule-lui une petite chanson, ça endort les douleurs et ça

(1) On peut mettre ici des numéros de régiments.

(2) *Suppositoires* pour suppositions; *comprenotte*, intelligence.

fait faire les jolis rêves. (*Madelon embrasse Guignol.*)

MADÉLON et GNAFFRON (*chantent ensemble le refrain du Biniou en disant bijou au lieu de biniou.*)

Les douleurs sont des folles,
Et qui les écoute est encore plus fou :
À nous deux, l'on se console,
Bijou, mon bijou, mon cher bijou.

(*Les lumières s'éteignent doucement, le rideau tombe lentement, Guignol commence à ronfler.*)

RIDEAU.

Fin du 2^e Acte.



Entr'Acte — TABLEAU MUET

LE BOIS-BRULÉ

Si l'on possède un rideau de fond et des coulisses formant une forêt, on peut avec intérêt faire un tableau entre le 2^e et le 3^e acte. Guignol, chef de patrouille, paraît le premier guettant d'une coulisse à l'autre, puis faisant des signaux. Un lieutenant paraît, successivement des soldats vont et viennent, se cachant d'une coulisse à l'autre. Ils passent derrière le rideau de fond, puis repassent, ce qui peut donner l'illusion d'une troupe assez nombreuse. On fait passer le colonel Branecourt suivi de quelques hommes. Pendant ce temps, la fusillade et la canonnade s'augmentant graduellement, puis assez intense. Elle s'apaise petit à petit et le rideau tombe.

Ce tableau a fait un grand effet à l'exécution. Les personnages ne disent rien, mais sont agités et anxieux.

On peut user de pétards chinois à 70 petits coups ou bien des « mitrailleuses » que les gamins écrasent — une grosse caisse pour imiter les grosses marmites — on croise quelques sabres, baïonnettes ou morceaux d'acier — on secoue quelques caisses à ferraille pour imiter le cliquetis des armes.



TROISIÈME ACTE

Une belle salle à manger de chateau. Pendule et candélabres sur la cheminée. Tapisseries.

SCÈNE I

MADÉLON (*ayant quitté le brassard de la Croix-Rouge, est en tablier blanc, époussetant les meubles.*) — Madame la Baronne a eu confiance en nous et nous a laissé toutes ses clés n'emportant que ses titres et objets précieux. Nous tâcherons avec Gnaffron d'être dignes de sa confiance. Mais j'ai bien peur que Guignol ait vu clair dans la situation; les Allemands ne sont pas loin; ils ont bombardé le vieux clocher. C'est curieux, ils n'ont pas bombardé le château qu'ils doivent voir de loin. Mon Dieu! que j'ai peur. Comment tout cela va-t-il finir? Pour sûr, ils vont nous égorger, nous couper les poignets ou au moins nous emmener en Allemagne. Quelle idée aventureuse a donc eue Guignol et quel plan a-t-il mijoté? Je serai courageuse comme lui, mais je tremble comme une feuille... Quelle heure est-il à la pendule? Trois heures passées... Quel dommage que Madame la Baronne n'ait pas voulu la cacher. Quelle raison avait-elle? C'est un chef-d'œuvre et un souvenir de famille. Sûrement elle va faire envie aux Boches.

SCÈNE II

MADÉLON, GNAFFRON

GNAFFRON. — Voilà les Boches, Madelon, à nos postes. Va à la cuisine, sois rusée et solide... Ne te

troubles pas, fais attention... Tu me verras au jardin par la lucarne de la souillardre; moi, je fais le jardinier et je cultive les carottes. (*Il sort, la scène reste vide un instant. Bruit dans les couloirs : cliquetis d'armes, défilé de pas pesants; on entend des chars qui roulent, des commandements en allemand, etc.*)

SCÈNE III

GUILLAUME, Le KROMPRINZ, Von KLUCK,

GUILLAUME. — Le village est à nous, nous pourrions y cantonner et y respirer un peu. Le Maire, le Curé, l'Instituteur et 10 notables sont ligottés et gardés comme otages. On a eu vite fait de démolir le clocher, ce vieux reste de l'ignoble papisme que je m'acharne à détruire. Voilà bientôt 3.000 clochers par terre en Pologne, en Belgique, en France. Je les raserai tous, tous (*à Von Kluck*). Von Kluck, fais télégraphier à l'agence Wolf que nous avons trouvé un poste d'observation sur ce clocher du haut duquel des éclaireurs firaient sur nos troupes.

VON KLUCK. — Majesté, combien faut-il signaler de morts et de prisonniers. Le village n'a pas mille âmes?

GUILLAUME. — 2.000 morts et 3.000 prisonniers, 150 canons et mitrailleuses capturés. Il faut bien soutenir le moral du peuple.

Le KROMPRINZ. — Heureusement que notre artillerie, d'après mes ordres, a épargné ce château que j'avais visité incognito, il y a un an, et qui devait nous être réservé. Ah! voilà la fameuse pendule du XIV^e siècle que j'avais remarquée. Pourvu que la baronne soit là. Elle sera un otage important. Elle est veuve et riche, il sera facile de la terroriser et de lui faire payer une grosse rançon. (*Ils déploient un grand papier et le consultent avec Guillaume.*) (*Conti-*

nuant). Le rapport de notre service d'espionnage évalué sa fortune à six millions (*avec accent allemand*). Cette ficelle fâche te vrançaise bayera le pouillon te la zemaine.

GUILLAUME (*regardant dans la coulisse*). — Il y a du personnel, j'aperçois le jardinier par la fenêtre du Nord. Appelle les gens du service et fais venir la baronne, elle doit y être. Il faut commencer par là... (*Examinant la salle.*) Voilà une belle salle à manger, nous en ferons le siège de l'État-major qui se réunira ce soir à l'heure habituelle. Nous y fêterons ensuite le succès de la journée. (*Le Kromprinz appelle dans la coulisse.*)

SCÈNE IV

Les Mêmes, MADELON, puis Von KLUCK.

MADELON. — Messieurs (*avec une profonde révérence assez ridicule*), je suis à votre service.

GUILLAUME. — Fille de truie, où est ta maîtresse? Trouve-là de suite ou tu es morte. (*Il braque son revolver.*)

MADELON (*avec assurance et un peu cauteleuse*). — Elle a été jusqu'au canton voisin chercher des provisions. Elle ne tardera pas à revenir. Elle m'a dit que si des officiers de noble et puissant empereur d'Allemagne lui faisaient l'honneur d'une visite, de les recevoir de mon mieux en attendant son retour.

Le KROMPRINZ. — C'est bien, tu es digne d'être allemande. (*Von Kluck entre et salue.*)

Von KLUCK. — Majesté, vos ordres sont transmis. Les avant-postes sont assurés. L'armée prend le repos bien mérité que vous lui avez accordé. Votre état-major prendra son repas à 5 heures et viendra ensuite nous rejoindre ici à l'heure habituelle du

rapport, à moins que vous ne l'ordonniez autrement.
(*Madelon écoute très attentivement Von Kluck.*)

GUILLAUME. — C'est cela (*à Madelon*). — Toi, sers-nous immédiatement tout ce que la maîtresse a de mieux. Prépare-nous les 3 plus belles chambres, avec les linges les plus fins. Nous laissons la chambre de la maîtresse, nous lui ferons l'honneur d'en faire nos lieux d'aisances... Fais attention que tu reçois le Kaiser lui-même, le vainqueur de l'univers coalisé contre la kulture allemande, Empereur d'Europe et d'Amérique!

MADÉLON. — C'est trop d'honneur pour moi! (*Elle fait une grande révérence.*)

Le KROMPRINZ. — Sers-nous de suite les meilleurs vins du château. La baronne a du Rœderer, je le sais, trouve-le.

MADÉLON. — Majesté, je vais appeler le jardinier à mon aide, c'est lui qui s'occupe de la cave, vous serez servi à souhait. (*Elle sort.*)

Le KROMPRINZ (*examinant la salle et la cheminée*). — Mon père, avez-vous remarqué ces tapisseries des Gobelins? Quelles richesses! Et ces lustres de bronze! et cette pendule! sûrement si la baronne n'avait pas dû revenir, elle aurait fait disparaître ces trésors. Ce détail m'est un garant de la sincérité de la servante. L'Impératrice ma mère et nos princesses vont être heureuses de recevoir ces précieux souvenirs (*à Von Kluck*). Commandez ce soir pour 10 heures, un express pour Berlin et deux compagnies pour le chargement rapide du butin. (*Von Kluck sort.*)

SCÈNE V

Les Mêmes, GNAFFRON, *qui salue grotesquement.*

GUILLAUME. — Te voilà, vil esclave, arrive ici, tu es bien long à venir, ignoble pourceau de Français

(à part). Quelle tête d'abruti, ça ne vaut pas un coup de revolver (à *Gnaffron* lui braquant son revolver). Avance, que je te brûle la cervelle.

GNAFFRON. — Majesté, je suis-t-à vos ordres.

GUILLAUME. — Ta fache te paronne a tu Rœde-rer ?

GNAFFRON. — Et du chenu. (*Les Allemands ne comprennent pas.*)

Le KAISER. — Que dis-tu ? Tu n'es pas français. (*Von Kluck entre et salue.*)

GNAFFRON. — Je suis né natif du Gorguillon, au pays des canezards (1).

Le KROMPRINZ. — C'est un esclave de quelque tribu sauvage. Sa tête le dit, d'ailleurs je ne connais pas ce pays. La France achève d'abêtir tous ceux qui ont le malheur de la servir. La Kulture allemande civilisera la France et l'univers (à *Gnaffron*). Voyons, as-tu du Champagne ?

GNAFFRON. — Y en a des caisses et des caisses ! du vrai, du vieux, du bon, de la veuve Coquelicot !

Le KROMPRINZ. — Il veut dire de la veuve Cliquot, je le préfère puisqu'il y a le choix (à *Gnaffron*). Fais vite (à *Guillaume*). Mon père, reposons-nous, notre victoire nous en donne et le droit et le temps. (*Ils s'adossent à gauche et à droite de la rampe.*)

SCÈNE VI

Les Mêmes, GNAFFRON et MADELON *apportent un panier de bouteilles de champagne qu'ils posent sur la rampe.*

Le KROMPRINZ. — C'est bien. Allez nous déboucher ça, tas de brutes. (*Gnaffron et Madelon emportent le panier, puis rapportent les bouteilles une à une.*)

Le KROMPRINZ. — J'ai trop soif, je n'attends pas

(1) *Canezards*, canuts lyonnais.

les verres, à la guerre comme à la guerre. Mon père, à vous l'honneur (*il lui présente une bouteille*) (à Von Kluck). Tiens, voilà la lienne, tu l'as bien méritée. (*On entend sauter les bouchons. Imiter le bruit dans la coulisse avec un pistolet à air comprimé — sur scène on se sert de bouteilles en carton que l'on trouve dans les bazars. Ils boivent tous trois ensemble en trinquant après. Les bouteilles bues, les trois boches les jettent dans l'intérieur du théâtre.*)

LE KROMPRINZ. — Mon père, à votre souveraineté universelle !

GUILLAUME. — A l'écrasement de la France pourrie, de la friponille Angleterre, de l'agonisante Russie, de la lâche Italie, et de la stupide Amérique !

VON KLUCK. — A votre entrée triomphale à Paris et à Londres ! (*Madelon et Gnaffron apportent toujours des bouteilles sur la rampe — Les Allemands jettent les bouteilles vides.*)

GNAFFRON (*à Madelon en la croisant au sortir d'une coulisse*). Madelon, ça marche, ça marche ; dégrouillons-nous. (*Von Kluck fait passer une bouteille au Kaiser et une au Kromprinz — Il prend la 3^e pour lui — Ils boivent et trinquent ensuite.*)

GUILLAUME. — A la gloire de nos Zeppelins !

LE KROMPRINZ. — Aux exploits de nos sous-marins !

VON KLUCK. — A nos formidables 420 ! (*Les trois allemands boivent toujours, mais leur parole devient gênée et leurs langues épaisses.*)

GUILLAUME. — A la mort du pape et de l'Eglise.

LE KROMPRINZ. — A la mort de Morgan et d'Asquith.

VON KLUCK. — A la mort d'Albert, d'Alexandre et de Georges. (*Ils chancellent, les derniers mots de leur phrase ont peine à sortir — Madelon et Gnaffron apportent des bouteilles.*)

MADOLON (*en croisant Gnaffron au sortir de la cou-*

lisse). Il est 5 heures moins 5; encore un voyage à la cave! Pensez au guichet à charbon.

GUILLAUME (*buvant et chancelant*). A la ruine de Louvain!

Le KROMPRINZ (*de même*). A la destruction de la Cathédrale de Reims!

VON KLUCK (*de même*). Au coulage de Lusitania! (*Ils s'étendent l'un après l'autre lourdement sur la rampe et ronflent en crescendo — Les acteurs qui tenaient les personnages enivrés n'ont qu'à retirer leurs mains et les laisser sur la rampe pour être libres de leurs mouvements et faire les autres personnages. Madelon et Gnaffron entrent doucement; — sonnerie de pendule et de clairon.*)

MADELON. — Il est 5 heures passées. La soupe des Allemands a sonné (*on entend chanter en allemand*). L'Etat-Major chante et festoie à l'Hôtel-de-Ville.

GNAFFRON. — Il est temps. Mets ton tablier blanc à la fenêtre de la cuisine qui donne au Nord. Le guichet de la cave à charbon est ouvert. (*Madelon sort. Gnaffron examine en silence les 3 allemands qui ronflent de plus en plus fort.*)

GUIGNOL (*laissant paraître sa tête dans la coulisse*). — Pissst! Pissst!

GNAFFRON. — Viens, Guignol, y-z-ont reniflé des gaz asphyxiants.

GUIGNOL (*avec sa trique*). (*Examinant Guillaume.*) Oh! mon Emp'reur, quelle malle! — (*Examinant le Kromprinz.*) Oh là, là, c'te caisse! — (*Examinant Von Kluck.*) Oh! mes aïeux! Mince de muflée! — (*Continuant.*) Et moi, j'ai hypnotisé à coup de tavelle à l'est et à l'ouest les sentinelles qui dormaient et j'ai rampé sur le ventre jusqu'au guichet à charbon.

GNAFFRON. — Chut! Taisez-vous! Méfiez-vous, les oreilles boches vous regardent!

GUIGNOL (*à part*). — Ça vaut pas la Dame Blan-

che! (*A Gnaffron.*) Je te fais mes excuses, maitre caviste, j'ai bu un fameux coup à la cave avant de monter, pour me donner du courage.

GNAFFRON. — Aux grands maux les grands remèdes.

GUIGNOL (*à Gnaffron et à Madelon*). — Z'enfants, c'est le moment solennel. Artilleurs à vos pièces. L'ognon fait la force! (*Guignol examine les allemands tandis que Madelon et Gnaffron sortent puis reviennent Madelon avec un balai qu'elle tient du côté des jones, le manche en l'air et Gnaffron avec son ouche.*) En garde! (*Tous trois prennent la position pour taper.*) Petit balancement! (*Tous trois balancent leur trique.*) Grand balancement! (*Tous trois tapent à coup répétés et cadencés comme trois forgerons sur des enclumes. Guignol tape sur Guillaume, Gnaffron sur Von Kluck, Madelon sur le Kromprinz — Les Allemands font quelques soubresauts en disant : Kamerade! Kamerade! Kamerade!*)

GUIGNOL. — Cessez le feu! (*la bastonnade cesse*). Gnaffron, faisons pas de bêtises, faut pas les achever. Faut pas faire prisonniers des maccabées.

GUILLAUME (*ralant*). — Aïe! aïe! c'est le pont Alexandre qui croule.

GUIGNOL (*lui donnant un coup sec*). Tiens, voilà une pile qui tombe.

Le KROMPRINZ (*ralant*). Aïe! aïe! Et ma jolie pendule?

GNAFFRON (*lui donnant un coup sec*). Tiens, prends toujours le battant!

VON KLUCK (*ralant*). Aïe! aïe! Je ferai la prise de Pétersbourg.

MADOLON (*lui donnant un coup sec*). Prends cette prise en attendant, ça te fera dormir. (*Guignol, Gnaffron et Madelon remuent les Allemands avec leurs*

triques. Ils bougent légèrement mais ne disent plus rien.)

GUIGNOL. — Surficit! Les voilà endormis par la vertu de notre baguette magique. Ma patrouille attend mon signal pour le transmettre aux 99^e et 299^e régiments qui appuient les alpins. Madelon, mets ton tablier blanc à la fenêtre de la cuisine. Gnaffron, surveille les oiseaux pour qu'y ne s'envolent pas. Moi, j'observe le grand portail au midi en cas d'événements. *(On entend de proche en proche des coups de feu. Ils se multiplient — on entend des hourras français, le clairon sonne la charge. Les Allemands dans le village crient : Kamerade! Kamerade! Pendant ce temps-là, Guignol va d'une coulisse à l'autre en observation. Il sursaute de joie en traversant la scène.)*

GUIGNOL *(à Gnaffron)*. — Gnaffron, bugé pas, garde-les bien, y a du bon! y a du bon! je reviens. *(Il sort brusquement.)*

SCÈNE VII

Les Mêmes, moins GUIGNOL — GNAFFRON *reste seul un moment avec ses trois prisonniers qu'il examine.*

GNAFFRON *(à Madelon qui revient)*. — Madelon, viens vite faire la relève. Guignol m'a laissé tout seul de faction. *(Madelon tient son balai. Les Allemands font de petits mouvements, ils ne sont pas morts.)*

GNAFFRON. — Oh! les trois maccabés que bugent, tant mieux, on les mènera vivants au Général.

LE KROMPRINZ *(lentement et faiblement)*. — Je brûle, je suis dans un four.

GNAFFRON *(lui donne un coup de trique)*. — C'est le four de Paris! t'en as fait un joli four-là, mon vieux.

VON KLUCK (*lentement et faiblement*). — J'étouffe, je suis mort!

GNAFFRON (*tapant un coup de trique*). — T'as trop bu de bullion dans la Marne.

GUILLAUME (*rageant et par saccades*). — Je vois - le vieux - Dieu - qui - m'écrase. — Malédiction!

GNAFFRON (*frappant un bon coup*). — C'est Lucifer que tu vois, vieux damné. Il va te régler en gros tous nos comptes.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, GUIGNOL *entrant, amenant le Général Joffre, le Colonel de Brunecourt et un officier porte-drapeau suivis, si possible, de quelques soldats français. Gnaffron et Madelon se clapissent à gauche et à droite présentant militairement les armes, c'est-à-dire l'ouche et le balai. Les arrivants examinent avec satisfaction les trois Allemands étendus que Guignol leur montre.*

GUIGNOL (*au Général Joffre*). — Grand-père, voilà le gibier! (*Joffre jette un regard circulaire.*)

JOFFRE. — Salut, mes amis, j'espère que vous avez fait du bon travail! Voilà un beau coup de filet! Et c'est à ta finesse et à ton courage, soldat Guignol, ainsi qu'au sang-froid et à l'habileté de ta femme dévouée et de ton vieux brave de cousin le caporal Gnaffron, que la France doit cette incomparable action d'éclat, qui nous donne la victoire immédiate et définitive et libère l'Europe du monstre et de ses acolytes, Au nom du Président de la République, Guignol, je te fais chevalier de la Légion d'honneur et te nomme adjudant (*il l'embrasse*). Gnaffron, je te décerne la médaille militaire et te nomme sergent (*il l'embrasse*). Madelon, digne fille du vieux peuple de France, je vous remets la médaille d'honneur (*il l'embrasse*). En vous, je tiens à honorer toutes les infirmières de nos ambulances. Vous serez tous trois

cités à l'ordre du jour de l'armée française et de toutes les armées alliées, ainsi que des régiments dont vous faites partie et dont les drapeaux seront décorés. Le 99^e en particulier « s'est affirmé dans sa brillante offensive, au cours de l'assaut, puis d'une manœuvre d'encerclement, comme une troupe valeureuse, disciplinée et parfaitement instruite. » (*Citation à l'Officiel.*)

SCÈNE VIII

Pendant toutes ces nominations est entrée la Baronne de Beurvéil, propriétaire du château, lentement, sans déranger personne et sans être vue. Elle entend les derniers mots de Joffre qui s'interrompt et salue la Baronne. Tout le monde en fait autant. Cette intervention de la Baronne est facultative.

M^{me} LA BARONNE. — Et moi, mes braves gens, moi qui suis veuve et sans héritiers, je vais aujourd'hui même faire mes héritiers tous les orphelins et mutilés de France. Mais auparavant, je vous constitue à tous trois une rente viagère de 3.000 fr. chacun. (*Au général Joffre.*) Général, pardon de vous avoir interrompu, je vous prie de continuer vos bonnes paroles.

JOFFRE. — Merci, Madame la Baronne. (*Reprenant son discours.*) Colonel de Brunecourt, qui, avec vos troupes héroïques du 99^e, du 109^e et du 299^e (1) avez ce soir enlevé la position ennemie en surprenant son armée au repos et faisant prisonnière une de ses meilleures divisions, je vous nomme Général et Commandeur de la Légion d'honneur. Comme votre drapeau, déjà décoré en 1870, vous serez décoré de la Croix de guerre. Vous irez de suite dire à mon

(1) Mettre le numéro des régiments auxquels ont appartenu les soldats pour lesquels on joue.

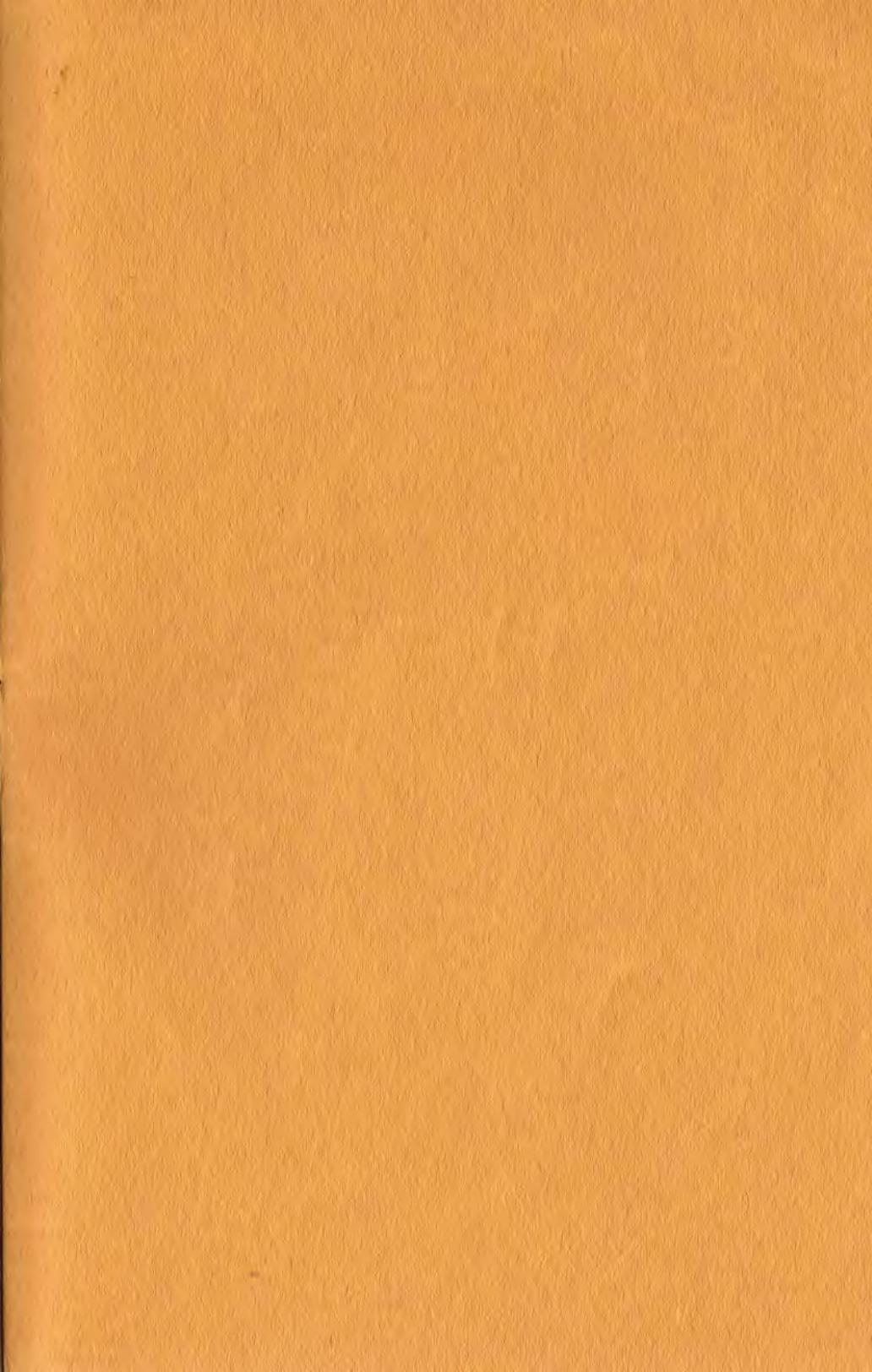
Etat-Major de télégraphier à toutes les cours d'Europe et d'Amérique le grand fait d'armes qui, dès maintenant, termine la guerre. Vous ferez mettre nos troupes en ordre de revue et ce soir même, avant la nuit, vous ferez défiler devant notre front tout l'Etat-Major allemand que vous avez fait prisonnier. Je laisse aux trois héros de ce jour l'honneur de faire défiler eux-mêmes leur capture devant notre armée victorieuse. Et maintenant, en avant pour le défilé! Et Vive la France!

Les tambours et clairons sonnent au Drapeau. Guignol se charge Guillaume avec sa trique. Gnaffron se charge le Kromprinz. Un soldat se charge Von Kluck. Joffre présente son bras à Madelon, Brunecourt à Madame la Baronne. Le porte-Drapeau s'incline pendant que le défilé fait trois fois le tour de la scène : tandis que la musique joue la Marseillaise.

RIDEAU.

FIN





EN VENTE :

à **Lyon** : Dépôt Général, Imprimerie-Papeterie VERNAY,
2, rue du Plat.

à **Vienne** : Dans les principales librairies.

ou s'adresser à l'auteur, A. GRANDJEAN, C. H. R.
99^e d'Infanterie, Vienne, ou à Echalas, par
Givors (Rhône).